



Une folie de l'Autre

Stéphane Lagana

« De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables. Qu'on appelle cela où l'on veut, du terrorisme »¹.

À l'occasion de récentes journées psychiatriques intitulées « Fou ?... toi-même ! Ou la folie paranoïaque », le thème de la paranoïa et les derniers mots de la thèse de Lacan sur « la responsabilité du sujet » m'avaient permis d'interroger la question de la *para-noïa* – étymologiquement, « l'esprit tourné contre ». En effet, comment envisager la responsabilité d'un sujet qui, au fond, rend toujours l'Autre responsable, pour lequel c'est toujours l'Autre qui est fou ?

La situation de ce jeune norvégien qui venait de défrayer la chronique internationale par l'horreur de son acte et la publication d'un manifeste de mille cinq cent dix huit pages en anglais, posté avant le début de ses attentats, m'a semblé paradigmatique. La position d'Andrew Behring Breivik, dont nous tenterons ici d'appréhender la dimension extraordinaire, consistait en effet en une pure revendication de responsabilité. Notons d'emblée qu'A. Behring Breivik revendique sa propre nomination en « Andrew Berwick », construit à partir d'un mélange des noms maternel et paternel et en référence à des éléments de la culture et des mythes scandinaves. Il se fait également appeler le « Chevalier Justicier » ou encore le « Chevalier Templier ».

Andrew Berwick : « justicier » justiciable ?

Ces attentats, soigneusement planifiés pendant plusieurs années, ont fait soixante-dix-sept morts : huit dus à la pose d'une bombe devant l'immeuble du Premier Ministre norvégien et soixante-neuf suite à une fusillade sur l'île d'Utoya au cours d'un rassemblement annuel des jeunes du parti démocrate norvégien. Après son interpellation, dont il faut dire le caractère prémédité et propagandiste², la justice norvégienne a demandé des expertises psychiatriques. Les deux premières faisaient état d'une « schizophrénie-paranoïde » qui aurait pu conduire à un non-lieu. Par la suite, la juge, sous la pression de l'opinion publique, a demandé de nouvelles expertises dont le résultat fut de déclarer que le sujet n'était pas psychotique – permettant ainsi qu'il puisse être jugé responsable. Alors que l'avocat du prévenu s'était d'abord opposé à ces dernières expertises, il a fini par rallier la cause de son client qui comptait se servir du procès comme tribune pour revendiquer sa responsabilité, mais plutôt pour réclamer une récompense qu'un châtement. Comme vous le savez, le jugement a finalement été rendu en faveur de sa responsabilité.

De l'écriture au terrorisme... et retour

Avant d'en venir aux éléments de personnalité d'A. Berwick, abordons ce manifeste en anglais intitulé *Déclaration d'indépendance européenne – 2083* et publié sur Internet peu de temps avant l'attaque. Il se compose de trois livres. Le premier comprend une introduction

¹ Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 858.

² Brewick A., 2083, *Une déclaration d'indépendance européenne*, p. 939.

aux concepts et une étude « historique » des relations entre le monde arabo-musulman et le monde judéo-chrétien, le second dresse un constat de la situation actuelle en Europe, le troisième fait état d'une déclaration de guerre et des méthodes, techniques et stratégies qui en découlent.

Si le début du premier livre et la majeure partie du dernier semblent avoir été écrits par A. Berwick, le reste du document se compose essentiellement de textes prélevés sur Internet. L'auteur dit avoir mis près de trois ans à le rédiger avec beaucoup d'investissement en termes de temps et d'argent. Il est facile d'en déduire, mais il l'explique lui-même, que cette période d'écriture a nécessité une rupture quasi-totale de son lien social familial, amical et professionnel. Le texte témoigne d'une intelligence et d'une culture générale bien au-delà de la norme. Les thématiques abordées dans des domaines très variés, qu'ils soient historiques, géographiques, militaires, chimiques ou informatiques font état de connaissances rigoureuses et précises jusque dans le moindre détail, témoignant d'un effort colossal de recherche. Avec le même soin pédagogique, le référencement de ses sources est particulièrement détaillé et ne laisse aucun doute concernant le fait que l'auteur cherche toujours à présenter son discours sous les modalités d'une vérité vérifiable et indiscutable. Cette perfection du détail dans la construction et l'anticipation donnent à ce document un caractère particulièrement indigeste du fait de l'absence de dialectique concernant le traitement de la réalité. Toutes les perspectives convergent en un seul point permettant d'alimenter la thèse défendue sans jamais la contredire. Au-delà de la forme, rigoureuse, le fond confère à ce texte une froideur inquiétante et tout à fait corrélative de la préméditation et de l'absence d'empathie avec lesquelles le sujet a pu réaliser ses crimes de sang froid.

Les premiers mots donnent le ton de la détestation dont l'auteur fait l'objet au vu de la mission qui lui est assignée : « ceux que les européens détestent le plus sont ceux qui essaient de leur dire la vérité ». Bien évidemment, A. Berwick se pose d'emblée en martyr d'une cause à défendre, celle de répandre « La » vérité selon laquelle « la peur de l'islamisation n'a rien d'irrationnel »³. Tout cela se joue autour d'un complot idéologico politique dont ceux auxquels il s'identifie sont les victimes : « Le nombre grandissant des nationalistes en Europe de l'Ouest est systématiquement ridiculisé, mis sous silence, persécuté par l'establishment politique du courant culturo/marxiste/multiculturaliste »⁴. Ce manuel apportera les solutions pour gagner la guerre déjà engagée contre le monde arabo-musulman et l'ensemble de ses complices – dont les gouvernements européens font partie.

Tout aurait commencé en Europe à partir d'une tendance « politiquement correcte »⁵ du culturo/marxisme, c'est-à-dire une application des théories de Marx en économie à l'ensemble de la culture. Par exemple le mélange des théoriciens de l'école de Francfort (Fromm, Reich, Adorno...) et de Freud⁶ aurait donné lieu à un noyau systémique à partir duquel l'ensemble des positions politiques auraient été modifiées pour donner lieu à un bouleversement inacceptable des valeurs. D'après Berwick, « les études de l'école de Francfort se sont combinées à l'analyse marxiste et à la psychanalyse freudienne pour critiquer les bases de la "Culture de l'ouest", incluant christianisme, capitalisme, autorité, la famille, le patriarcat, la hiérarchie, la moralité, la tradition, l'abstinence sexuelle, la loyauté, le patriotisme, le nationalisme, l'hérédité, l'ethnocentrisme, la convention et le conservatisme »⁷.

Il est tout à fait fondamental de repérer l'importance qu'A. Berwick a donné à son manifeste en y indiquant que ses attentats n'avaient d'autre objectif que d'attirer l'attention publique sur « La » vérité qu'il y déploie.

³ *Ibid.*, p. 4.

⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵ *Ibid.*, p.12.

⁶ *Ibid.*, p. 13.

⁷ *Ibid.*, p. 16.

On notera avec intérêt les motivations de l'auteur à présenter son manuel sous les aspects d'un « roman » au caractère tout à fait fictif afin de protéger ses lecteurs et éventuels distributeurs de toute poursuite judiciaire « s'il n'avait pas été une fiction »⁸. Pourtant, il écrit aussi que « la motivation pour cette “approche d'écriture-fiction” est de contribuer à créer un nouveau style d'écriture innovant ». En décrivant, d'une manière horriblement détaillée, un scénario fictif, le lecteur sera choqué à cause de « l'heureuse crédibilité et du détail extrême des élaborations ». Comment concevoir cette volonté affichée de créer « un nouveau style d'écriture » ? À la différence de ce que Lacan démontre chez Joyce, l'innovation d'A. Berwick ne consiste pas en une jouissance privée de l'écriture, c'est-à-dire une jouissance de la lettre dans son versant réel au détriment du symbolique, mais semble relever d'une réellisation de l'écriture par l'incarnation du personnage principal (comme dans un livre dont vous êtes le héros) à travers lequel imaginaire et réel finissent par se confondre⁹.

Andrew Berwick : autoportrait

Les derniers éléments du Manifeste se composent d'une longue interview¹⁰ présentée comme celle d'un « Chevalier Templier », auto-interview où il écrit sa biographie détaillée. Suivent ensuite un curriculum vitae et un long journal de bord tenu durant quatre mois avant les faits.

A. Berwick naît dans une famille moderne, une famille que nous dirions « à l'envers ». C'est une famille recomposée. Son père Jens Breivik a déjà trois enfants d'un précédent mariage tandis que sa mère, Wenche Behring a, elle, une fille d'une précédente union. La famille, composée des parents d'Anders et de la demi-sœur maternelle, vit à Londres où le père travaille comme diplomate pour l'ambassade de Norvège. Le divorce survient lorsqu'Anders a un an. Le père se remarie tandis que la mère, le fils et la fille retournent s'installer à Oslo où la mère rencontrera un capitaine de l'armée norvégienne, beau-père d'Anders.

La garde d'Anders réclamée par le père lui est refusée – cela constitue un point fondamental si l'on en croit les premières mesures juridiques qu'Anders ferait appliquer dès la constitution de son propre gouvernement : établissement obligatoire des droits de garde par le père. Un sentiment se dégage d'être abandonné à un contexte féminisé et féminisant. S'ensuivent des visites régulières en France, le père ayant été muté à Paris, qui cessent à l'âge de quinze ans au motif du rejet du comportement antisocial d'Anders à cette époque. Dès l'adolescence, il fait en effet partie d'une communauté de graffeurs très reconnue à Oslo. Cela le conduit à fréquenter le milieu *underground* et le monde de la rue, plus particulièrement les bandes dont il sait tirer protection même si elles sont constituées sur des bases communautaires auxquelles il n'appartient pas. C'est dans ce contexte que son sentiment d'appartenance ethnique et religieux s'installe, en opposition aux différentes bandes immigrées d'origines musulmanes. Un sentiment de complicité insupportable – l'idée est que ces bandes sont autorisées à faire tout ce qu'elles veulent au motif de la tolérance, alors que les norvégiens de souche sont rapidement taxés de racisme en dénonçant les agissements insupportables, agressions, viols... dont sont auteurs les membres de ces communautés – donne alors lieu à une séparation franche avec ces bandes. Anders décrira huit agressions dont il sera l'objet au cours de cette période.

Au final, cet univers est délaissé au profit d'études approfondies et réussies. Anders se politise et connaît une « croisée des chemins » où il manque d'être élu au Conseil de la ville d'Oslo en 2003, échouant faute du soutien de son rival au sein du parti des jeunes progressistes. À cette époque, il semble avoir déjà fait une rencontre capitale à Londres où se serait tenue la

⁸ *Ibid.*, p. 767.

⁹ Il écrit : « quoi qu'il en soit, certains aspects du contenu décrivant un personnage principal (un activiste politique fictif ayant décidé de devenir un soi-disant “Chevalier Justicier”) semblent très réalistes du fait des descriptions détaillées ».

¹⁰ Brewick A., 2083, *Une déclaration d'indépendance européenne*, op. cit., p. 1349-1413.

première réunion secrète de la Congrégation des Templiers, à laquelle il aurait été nommé. Il aurait reçu pour mission de développer le manuel de *Déclaration d'indépendance*. Sa conviction est faite de devoir agir par la voie armée. Tout cela, sans omettre une participation active à la franc-maçonnerie, dont il déclare se montrer redevable d'avoir pu consulter largement la bibliothèque. Depuis 2002, son objectif est donc de récolter les fonds pour monter son opération et cela a notamment consisté dans le fait de créer plusieurs entreprises au point de réunir son premier million d'euros, puis quatre millions, pour s'arrêter suite à la crise de 2008 après de grosses pertes financières. Il finira par se servir d'une ferme comme couverture en vue de rassembler les éléments de fabrication des engins explosifs qu'il finira par utiliser.

Une « constitution paranoïaque »

Les éléments que nous venons d'évoquer sont à rapprocher de ce que Lacan décrit dès 1931 comme étant les quatre signes cardinaux de la « constitution paranoïaque »¹¹ : surestimation pathologique de soi, méfiance, fausseté du jugement et inadaptabilité sociale, ayant comme point central la psychorigidité. La dimension paranoïaque de ce cas ne sera cependant pas mieux évoquée que par A. Berwick lui-même : « Si je m'étais rencontré il y a 12 ans, j'aurais probablement pensé que j'étais complètement fou et paranoïaque, croyant à des théories du complot »¹².

François Leguil proposait récemment dans une intervention à Nice une formule dont nous pourrions ici faire usage pour nous éclairer : *Le sentiment de responsabilité, ça a un nom chez Lacan, il appelle ça l'infatuation. Se sentir responsable, c'est être infatué, c'est se prendre pour la cause de ce qui arrive, c'est être parfaitement infatué.* Mais qu'est-ce donc que l'infatuation ? L'infatuation, c'est la prétention et nous voyons bien en quoi, dans le cas de Berwick, la prétention ne manque pas et qu'elle se trouve même être en excès, au point culminant d'une mégalomanie. Cela dit, cette prétention suffirait-elle à distinguer le responsable de l'irresponsable ?

Pour F. Leguil, *ce que nous appelons la liberté, c'est la responsabilité que chacun d'entre nous a vis-à-vis de sa position subjective, position qui se calcule par rapport à la jouissance.* Cela nous invite donc à distinguer entre sentiment de responsabilité et responsabilité elle-même. Que la responsabilité ne soit pas « un bon concept clinique », qu'elle relève de « l'impensable », qu'elle soit « de l'ordre du mathème » n'empêche qu'on puisse du moins la saisir comme procès de langage, procès consistant pour un sujet à rendre compte par le langage de sa position par rapport à la jouissance.

La responsabilité du sujet n'est pas celle du droit

Si « la responsabilité du sujet », telle que l'évoque Lacan, partage avec la responsabilité pénale le caractère d'obligation de répondre (l'étymologie de responsabilité est *respondere*) de sa situation et d'en assumer les effets, elle s'en distingue peut-être d'être toujours une obligation interne plus qu'une obligation imposée ou imposable de l'extérieur. Cette obligation, logique, c'est-à-dire affaire de logos, est liée à la structure du langage elle-même comme défaillante. Pour tous en effet, l'Autre est barré, il manque toujours le signifiant qui pourrait indiquer définitivement la place du sujet. Cela sous-tend la nécessité que le sujet a de se re-connaître lui-même, c'est-à-dire d'assumer les effets de sa situation de *parlêtre* autant que les effets de la jouissance qui en dépendent. Ce processus n'étant bien évidemment valable qu'en tant qu'inscription dans un discours qui puisse faire lien social, c'est-à-dire un

¹¹ Lacan J., « Structure des psychoses paranoïaques », *Semaine des Hôpitaux de Paris*, n°14, juillet 1931, p. 437-445.

¹² Brewick A., 2083, *Une déclaration d'indépendance européenne*, op. cit., p. 761.

discours, fût-il délirant, qui permette de se faire représenter par le langage auprès de quelques autres faisant communauté.

La solution d'A. Berwick, comme paranoïa réussie, consisterait ainsi dans le fait d'avoir pu répondre de sa position de sujet face à la jouissance à partir d'un acte lui ayant permis l'inscription dans un discours qui fasse lien social, aussi xénophobe, fasciste et délirant fut-il.

Sur ce point, comme le démontrent les foisonnements extrémistes de tous bords, il s'avèrera sans doute fondamental aujourd'hui de repérer la montée au zénith d'un lien social produit à partir du discours paranoïaque, particulièrement propice à faire communauté.

La responsabilité de ce sujet aurait donc consisté dans sa *Déclaration d'indépendance* comme discours, déclaration de guerre contre la folie de son Autre jouisseur et persécuteur. Cette solution de stabilisation extraordinaire s'est effectuée dans l'horreur et rend nécessaire d'indiquer en quoi la psychanalyse, de viser la différence absolue, ne saurait soutenir toute solution au seul motif qu'elle soit singulière. De ce point de vue « Andrew Berwick », « le Chevalier Templier », « l'écrivain », « le terroriste », sont autant de nominations possibles dont il peut désormais se soutenir sans avoir jamais exprimé le moindre regret, remord, ou sentiment de culpabilité.

La proposition de F. Leguil consistant à placer la culpabilité en « aval » de la responsabilité n'est-elle pas là interrogée ? Si la responsabilité relève, pour tous, d'un processus logique, ce que le terme « toujours » peut laisser entrevoir dans la formule de Lacan, en est-il bien de même pour la culpabilité ?